Document generated on 06/05/2025 2:02 a.m.

24 images

Il nous faut du bonheur d'Alexandre Sokourov et Alexei Jankowski

Marie-Claude Loiselle

Number 154, October–November 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/65107ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Loiselle, M.-C. (2011). Review of [*Il nous faut du bonheur* d'Alexandre Sokourov et Alexei Jankowski]. *24 images*, (154), 38–38.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

***Eine Ruhige Jacke* de Ramòn Giger**

nécessité de ces mouvements, alors que chez Helmrich, la volonté d'être « dans le flux de la vie » achoppe sur la complexité de la réalité dont il ne parvient pas véritablement à rendre compte, se maintenant trop souvent à la surface des choses.

On sait pourtant qu'il ne suffit pas de poser calmement la caméra dans un lieu pour que quelque chose advienne. Une approche sensible et patiente comme celle de Natalia Almada dans ***El velador*** (présenté à Cannes à la Quinzaine des réalisateurs cette année), qui, un peu de la même manière que Thomas Heise, observe un lieu et les gens, toujours silencieux, qui l'occupent, nous laissera surtout fascinés par l'endroit insolite où elle nous entraîne : un cimetière de Culiacán au Mexique où se côtoient les somptueux mausolées des chefs des cartels de la drogue et les modestes tombes des victimes de la guerre qu'ils se livrent pour contrôler le territoire. Un homme veille sur ce lieu où les meurtres quotidiens nécessitent de construire des monuments et de creuser des fosses de façon ininterrompue, alors qu'une voix échappée de la télévision fait chaque jour le dénombrement des corps retrouvés dans la ville. ***El velador*** est avant tout un film de sensations. Il repose sur le climat qu'il installe, sur ce qu'il nous fait très fortement ressentir de l'ambiance délétère qui pèse sur le Mexique pris en otage par les narcotrafiquants, mais aussi sur tout ce qu'il suggère que nous ne verrons pas, ce qui fait en partie sa force, bien que le film nous laisse tout de même le sentiment d'avoir seulement glissé, ici encore, à la surface du réel.

Étonnant premier film de Ramòn Giger, ***Eine Ruhige Jacke*** est une œuvre délicate et intelligente qui, face à la difficulté de pénétrer l'univers d'un jeune homme autiste, témoigne d'une attitude ouverte et inventive. Partant de la question primordiale : « Comment faire le film ? » que le cinéaste pose d'emblée à Roman, son « sujet », il sera sans cesse prêt à s'adapter aux différentes situations pour mieux témoigner de ce que ressent celui-ci, qui lui répondra simplement : « En me racontant sans préjugé ». Car il s'agit bien ici aussi de nous faire ressentir davantage que voir, afin de mieux saisir ce que vit Roman, emmuré dans le silence depuis sa naissance (il ne peut pas s'exprimer par la parole), envahi par des crises de panique durant lesquelles il n'est plus maître de lui. Sans doute déconcerté par ces moments où il n'y a plus de communication possible avec lui, Giger choisit de prêter à Roman une petite caméra lui permettant de traduire en images ce qu'il ressent – images dont certaines seront intégrées à celles du cinéaste. Parti pris risqué s'il en est, ces éléments s'avèrent extrêmement révélateurs et s'intègrent naturellement au film, qui a également pour sujet le regard, la perception (de soi, des autres), les relations humaines toujours à réinventer – comme on le

Il nous faut du bonheur d'Alexandre Sokourov et Alexei Jankowski

Quel que soit le genre qu'il pratique, Alexandre Sokourov fait de chacun de ses films-poèmes, dont ***Mère et fils*** serait un des meilleurs exemples, une élégie mélancolique, toujours empreinte d'une envoûtante douceur. On ne s'étonnera donc pas qu'il ait accolé ce terme aux titres d'une dizaine de ses « documentaires ». Avec ce qu'on pourrait maintenant appeler son « élégie kurde », Sokourov nous plonge dans cet état flottant propre aux retours de voyage, alors que les souvenirs encore frais se bousculent dans notre esprit. La voix hors champ d'***Il nous faut du bonheur*** est bien celle, chaude et profonde, du cinéaste lui-même, mais dans le rôle d'un médecin en mission en Irak, que la guerre oblige à rentrer chez lui, en Russie. C'est sur le chemin du retour, alors qu'il retrouve les routes enneigées de son pays, que les images des dernières journées passées à attendre la voiture qui allait le ramener refont surface, que les visages des gens qui l'ont hébergé

dans un petit village du Kurdistan irakien, leur vie simple et sereine, la chaleur de leurs modestes maisons, leur sens de l'hospitalité déferlent en lui comme une vague où l'on décèle déjà la langueur de la nostalgie. « Je sais que viendra le jour où ils vont me manquer », confie-t-il. Si cette magnifique amorce est fictive, les gens que le cinéaste s'attache à nous faire découvrir sont réels : deux femmes âgées, l'une kurde entourée de son petit-fils et de son mari malade, l'autre d'origine russe émigrée en Irak à l'âge de 20 ans. Les images du film se présentent alors comme la résurgence du monde intérieur de ce médecin, subissant de subtiles métamorphoses propres à cet inventeur de formes remarquable qu'est Sokourov : couleurs désaturées accentuant les tonalités brunes de la terre, étonnantes superpositions de plans, très légers ralentis sur les visages qui réinventent ce procédé aujourd'hui éculé, tandis que les mélopées lancinantes et graves de violons, auxquelles se mêle la rumeur lointaine de chants qu'on croirait célestes, achèvent de baigner le film d'une rêveuse mélancolie qui épouse aussi bien le caractère vague des réminiscences que la tragique destinée de « gens bousculés entre frontières et armées, n'arrivant pas à obtenir leur bout de terre ». Ces gens, leurs visages « sans hostilité », sont de ceux « que l'on voit une fois et dont on se souvient toute la vie », nous dit le cinéaste, qui croit que « comprendre les autres, ce n'est pas difficile quand on le veut ». À ceux qui auront accompagné Sokourov dans ce captivant voyage méditatif, ces visages ne seront plus tout à fait étrangers et leur souvenir restera à jamais impérissable. – **Marie-Claude Loiselle**